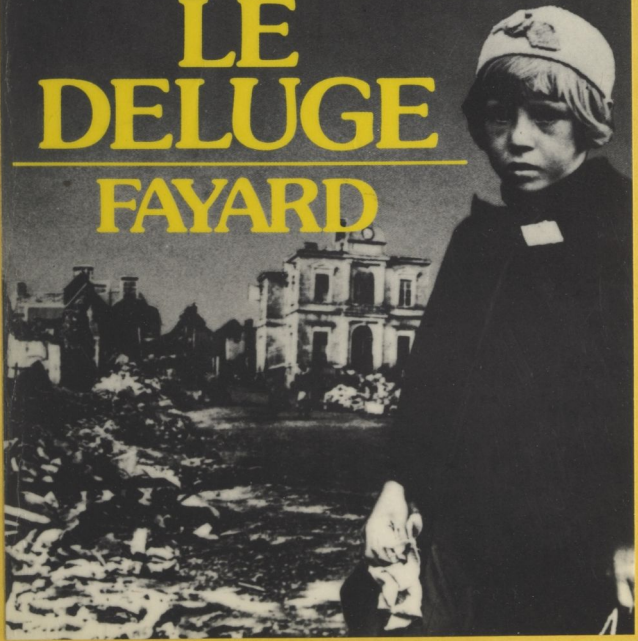
EVE DESSARRE

MON ENFANCE D'AVANT LE DELUGE

FAYARD



92
15

MON ENFANCE D'AVANT LE DÉLUGE

15
6/76

8°G.
20633

DL - 19 1 1976 - 00799

92

ÈVE DESSARRE

MON ENFANCE D'AVANT LE DÉLUGE

FAYARD

© Librairie Arthème Fayard, 1976.

Pour ma mère
et pour Vartkès Baronvartian

AVANT-PROPOS

ÉGRENER mes souvenirs d'enfance n'a pas été facile. Ils demeurent trop proches de moi, à plus de trente ans de distance. Pendant que je les évoquais, j'éprouvais plus que jamais un sentiment qui me poursuit depuis longtemps : hier se prolonge et demain devient une chose de plus en plus imprécise. Les apatrides, les réfugiés politiques, les persécutés, les condamnés à mort connaissent cela et c'est plutôt effrayant.

Je savais que ce livre ne suffirait pas pour me libérer de mon passé. D'ailleurs, je ne veux pas m'en affranchir, car certaines délivrances ressemblent à des reniements. A vouloir échapper à tout prix aux morts, on les tue pour la seconde fois. Ces pages ne sont pas incantatoires.

Je ne les ai pas écrites davantage pour évoquer un hypothétique pays des merveilles et donner libre cours à d'éventuels regrets. Grands dieux, non! J'espère bien ne jamais devenir sénile au point de radoter un jour à propos de la « belle époque » de ma

jeunesse. Je me surveille et raconte rarement à mes cadets l'histoire comprise entre 1933 et 1945.

Alors, pourquoi ressusciter maintenant une grosse petite fille avec des nattes, une bouche légèrement tordue et des yeux verts qui virent au bleu au moindre énervement? A quoi bon faire revivre à présent mon enfance?

Je me suis posé ces questions et, finalement, j'ai pensé que l'effort en valait la peine. La fillette que j'étais a grandi en un temps dont chacun s'occupe en ce moment. De plus, il ne s'agit pas seulement d'elle, mais de personnages et d'événements qui continuent à nous concerner directement.

Or, on est en train de dénaturer ces événements. De petits malins ont lancé une nouvelle mode. Nous voici envahis de films, de disques, de livres, d'émissions « rétro », autrement dit d'hitlériades et de mussoliniades accommodées à toutes les sauces. Nous avons droit à « Adolf, le Petit Peintre viennois », à des hystériques ensorcelées par des SS beaux comme des dieux, à des Juifs qui ne demandent pas mieux que de se laisser égorger comme des moutons. Ça se veut émouvant ou burlesque; c'est presque toujours vulgaire et lâche. En fait, cette nouvelle mode ne vise qu'à minimiser, émousser, banaliser le passé tout proche dont bon nombre de responsables vivent toujours sans avoir de comptes à rendre. Elle vient à point pour justifier des nostalgies dangereuses, ridiculiser les victimes et déculpabiliser les bourreaux.

— II —

Un de ces matins, on déguisera même la Seconde Guerre mondiale en « belle époque ». Pourquoi pas, après tout? On en est déjà à maquiller les années 30, avant d'en avoir terminé avec les années 20. Les années 40 commencent à intéresser à leur tour les marchands de « rétro ».

Pourtant, les années 20 qualifiées de « folles » le sont seulement dans la mesure où elles s'évertuent frénétiquement à ignorer les périls qui pointent partout. Elles dansent le charleston pendant que le monde se débat dans une crise économique sans précédent. Elles s'imbibent d'alcool, tandis que les dictatures s'instaurent. En 1922, Mussolini prend le pouvoir à Rome. La même année, la république de Weimar est assassinée dans la personne de Walther Rathenau, son ministre des Affaires étrangères. A Munich, en 1923, « le Petit Peintre viennois » échoue provisoirement dans sa tentative pour imiter le Duce fasciste, mais réussit à fanatiser les foules allemandes. Quatre ans plus tard, Staline devient le maître de l'Union soviétique.

Au cours des années 30, les menaces se précisent. Adolf Hitler s'empare du Reich, et Pierre Laval, chef du gouvernement français, est le premier homme d'État à lui offrir un morceau d'Europe. En 1934, alors que Hollywood produit des comédies musicales, il se précipite à Berlin pour « rendre » la Sarre — officiellement sous la protection des Alliés — à la mère patrie. Comment donc! L'Allemagne nationale-socialiste a besoin des mines, des hauts

fourneaux sarrois. Pourquoi les lui refuser? Comme les Alsaciens, les habitants du petit territoire parlent l'allemand.

L'écrasement de la République espagnole, l'annexion de l'Autriche et celle des Sudètes sont la suite logique de ces tractations. Le Führer aurait tort de se gêner, puisque les démocraties cèdent dès qu'il ouvre la bouche. Pourquoi son ami Mussolini se priverait-il, en 1935, d'envahir l'Éthiopie? Hitler, qu'on présente aujourd'hui aux jeunes comme un illuminé ou un Dracula pittoresque, l'appuie de son mieux. L'entreprise provoque la mort de cent cinquante mille personnes. Mais les grandes puissances sont prêtes à toutes les indulgences et redoutent surtout le mystérieux Géorgien qui règne sur la sainte Russie. Les efforts du Duce pour « assainir » l'Italie les attendrissent presque.

Un an plus tard, Franco déclenche une guerre civile qui coûte la vie à un million d'Espagnols. Ne parlons même pas des victimes assassinées par la Gestapo et la SS *avant* 1939. Mais rappelons que le second conflit mondial s'est soldé par quarante millions de tués. En douze ans, le Führer a déchaîné un déluge de sang unique dans l'histoire.

La violence et la cruauté qu'il porte à leur paroxysme dans des camps d'extermination continuent à nous empoisonner. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir n'importe quel journal.

La « patrie du socialisme » et les démocraties

occidentales sont de connivence avec les nazis. Staline n'attend pas le pacte germano-soviétique pour sévir contre les communistes allemands réfugiés en U.R.S.S. Les États-Unis, la Grande-Bretagne et la France ne se contentent pas de donner carte blanche au chancelier du Reich. Tout juste si, dans leur peur panique du communisme, ils ne le félicitent pas de bafouer ouvertement le traité de Versailles.

Je tiens à le répéter. Laval, président du Conseil depuis 1931, répond à une véritable convocation de Hitler et court à Berlin pour lui offrir la Sarre dont il n'a pas le droit de disposer. Le territoire est placé sous mandat de la Société des Nations représentée sur place par deux hauts-commissaires, un Français et un Anglais.

Le plébiscite, résultat de la « bonne volonté » française, de la résignation britannique et de l'indifférence américaine, n'est qu'une farce. Dix jours avant le vote, les résultats sont déjà imprimés. Après la consultation, les hitlériens volent les urnes au vu et au su de tous, pour les détruire au marteau-pilon. Les hauts-commissaires ne pipent mot. Nul ne s'indigne en France, en Grande-Bretagne ou ailleurs.

Il est vrai que le gouvernement français ne ménage pas les promesses aux Sarrois qui n'ont pas envie de devenir ou de redevenir allemands. Qu'ils s'établissent donc en France! Ils seront naturalisés dans les plus brefs délais et personne ne les

empêchera de travailler [1]. La réalité s'avère moins idyllique pour les émigrants qui quittent la Sarre.

Les nationaux-socialistes se hâtent de les déchoir de la nationalité allemande. Mais, la France tarde à les accepter comme citoyens. Pendant des années, ils se débrouillent avec des passeports Nansen. La paternité de ce document de couleur orange revient à l'explorateur norvégien Fridtjof Nansen qui le crée en 1920. Destiné aux apatrides, les premiers bénéficiaires en sont les Arméniens rescapés des massacres turcs de 1916 et ne vivant pas en Arménie soviétique, ainsi que les Russes chassés de chez eux par la révolution d'Octobre. Ensuite vient le tour des Sarrois et, en 1938, celui des Autrichiens qui quittent leur pays après l'*Anschluss*.

C'est mieux que rien. Toutefois, ce substitut de passeport ne protège guère ses titulaires et leur permet rarement de franchir une frontière. Peu de pays admettent, serait-ce à titre temporaire, les sans-patrie. Où expulseraient-ils ces gens-là en cas de besoin? Je sais de quoi je parle. En 1946 encore, je dois renoncer à traverser la Belgique, puis à visiter l'un de mes cousins devenu citoyen anglais. A la vue de mon carton orange, les visages des fonctionnaires

1. Mieux! Une loi déposée en 1920, mais votée seulement en 1928, donnait, même avant le plébiscite, la possibilité de devenir français à tous les Sarrois qui le désiraient. Quelques centaines de Sarrois en profitèrent entre 1918 et 1935.

se ferment. Les tampons des visas restent dans les tiroirs.

Pour acquérir rapidement la nationalité française avant 1939, il suffit de disposer de douze mille francs d'alors et de les glisser discrètement à un haut fonctionnaire. Sinon, l'affaire est beaucoup plus longue et compliquée.

Cela, la « belle époque »? Il se trouve que je suis née en 1926 à Sarrebruck et dans une famille juive. C'est dire que, dès les premières années de mon enfance, j'ai été marquée par le nazisme, le fascisme, par tout ce que l'on tente d'exorciser à présent. J'ai fait partie du troupeau des persécutés pour raisons raciales, religieuses et politiques, à un âge où la plupart des petites filles se contentent de jouer à la poupée et de croire au Père Noël.

Mon père, historien et philologue, souffrait d'une sciatique aiguë qui résultait d'une fêlure de la colonne vertébrale. Il n'était pas tombé de cheval et n'avait pas eu d'accident. En 1928, cinq ans avant la chute de la république de Weimar, il résidait à Berlin, militait activement au parti socialiste et remplissait les fonctions de secrétaire général de l'Association centrale des citoyens allemands de confession juive [1]. Au retour d'une réunion, des énergumènes de droite l'attaquèrent et le mirent dans un tel état qu'il dut rester pendant des mois à

1. *Centralverein Deutscher Staatsbuerger Juedischen Glaubens.*

l'hôpital. A peine rétabli, il reprit sa lutte contre le fascisme et le national-socialisme.

Ma mère était une femme hors du commun. A une époque où les jeunes filles d'un certain milieu social osaient à peine devenir infirmières, elle choisit la profession de gynécologue. C'était elle qui menait la maison et faisait bouillir la marmite. Contrairement à mon père, elle prononçait rarement des mots qui se terminent en « isme », mais les femmes des mineurs qu'elle soignait souvent gratuitement l'appelaient « le Médecin des pauvres ».

Cela dit, mon enfance pleine d'angoisses de petite fille ballottée de tous côtés n'est pas exemplaire. Entre 1933 et 1945, beaucoup de gosses d'émigrants ont connu des peurs et des déchirements semblables.

Bien plus significatifs pour notre époque, sont les enfants que je côtoyais par une journée de 1945. Je rendais visite à un ami, au Vésinet. Ne sachant trop quelle voie suivre, il avait accepté après la Libération un poste d'éducateur dans une institution juive qui accueillait des orphelins rescapés d'Auschwitz et d'autres camps de la mort.

C'était son jour de repos et nous réchauffions tranquillement des souvenirs de guerre, lorsque des hurlements éclatèrent au deuxième étage de la maison. Nous nous y précipitâmes, persuadés que quelqu'un s'était blessé grièvement. En même temps que l'une des monitrices de service, nous arrivâmes à point pour prévenir une tragédie.

Une dizaine de gamins âgés de quatre à dix ans

avaient ligoté à l'aide de cordes l'un de leurs camarades, un garçonnet pâle et chétif. Ils étaient en train de le hisser sur le rebord de la fenêtre et s'apprêtaient à le jeter dans le vide. Affolé et sans réfléchir, mon ami distribua au hasard des coups pour libérer le malheureux. Alors, la meute se rua sur lui et il eut un certain mal à s'en protéger. Un blond taillé en costaud, qui devait avoir huit ou neuf ans, s'indigna en allemand :

« Nous le tuons parce que c'est un dénonciateur et un voleur. Plusieurs fois déjà, il a vendu des types aux surveillants. Il a aussi pris du chocolat dans une autre armoire que la sienne. Alors, nous lui appliquons la loi. »

Ils incarnaient, eux, cette époque que la mode cherche aujourd'hui à édulcorer et enjoliver. Ils en étaient le produit pur, ces petits survivants pour lesquels tout adulte investi d'autorité sur eux était un surveillant, un garde-chiourme, et qui trouvaient normal d'appliquer une loi mille fois plus féroce que celle de la jungle. Ils n'étaient pas violents par goût imbécile de la violence ou par snobisme. Parmi eux, quelques-uns étaient nés et avaient, selon toute probabilité, grandi à l'ombre des fours crématoires. A chaque instant et, parfois, pendant des années, ils avaient livré une bataille d'une dureté incroyable pour survivre. Simplement, ils ne comprenaient pas encore que ce combat était terminé pour eux.

Je n'ai pas été déportée. A mon retour à Paris, à la fin de la guerre, la police crut bon de m'enfermer

pendant quelques heures. Je sortais en effet du maquis et avais de faux papiers sur moi. Mais, personne ne m'interrogea en me torturant. Je m'empresse d'ailleurs de signaler que le commandant Aviron (mon chef dans la clandestinité) vint me chercher sous les combles de la Préfecture où je me morfondais parmi des prostituées très intéressées d'élucider si, moi aussi, j'avais « couché avec des Chleuhs », que monsieur le préfet me présenta des excuses et que j'eus droit par la suite à une décoration que je m'empressai de renvoyer à l'expéditeur.

Si je me suis acharnée à réveiller mes souvenirs, avec la sensation constante de m'arracher des lambeaux de peau, c'est parce que, dans une certaine mesure, la petite fille aux nattes ressemble à des centaines d'autres maintenant adultes. Parler de mon enfance, c'est une manière de protester contre les aigrefins qui nous inondent de camelote « rétro ».

Je dédie ces pages aux fils, aux filles d'émigrants qui n'ont oublié ni le déluge ni les années qui l'ont précédé et préparé. Je les dédie également à ceux qui ont besoin qu'on leur rafraîchisse la mémoire.

CHAPITRE 1

La vraie enfance
(1930-1932)

L'UN de mes souvenirs les plus anciens de l'époque où j'étais vraiment une enfant... J'ai quatre ans et mon frère en a trois. Pour nous, ce n'est pas tout à fait une journée comme les autres. Nous ne déjeunons pas avec mademoiselle, mais en compagnie de nos parents.

Ils sont présents tous les deux, au beau milieu de la semaine, et cela me paraît extraordinaire. D'habitude, maman prend son déjeuner quand elle en a fini avec ses malades à l'hôpital et ce n'est jamais à la même heure.

Mes parents sortent et reçoivent beaucoup. Quand il y a des invités pour le dîner, mon frère et moi obtenons la permission de contempler la table dressée avant d'aller nous coucher. Si maman va au théâtre ou à une réception, elle ne manque pas d'entrer auparavant dans la chambre des enfants pour nous embrasser et se faire admirer. J'adore cela... Je sens encore contre ma joue la douceur du velours de certaine robe violette aux manches

fendues et doublées de soie mauve. Maman a l'air d'une reine dans sa toilette.

Cette fois, la famille déjeune au complet et, à mes yeux, ce fait souligne la solennité de l'événement. Pourtant, le couvert n'est pas mis dans la salle à manger, mais dans la « chambre de passage » aménagée à l'endroit où le couloir qui traverse tout l'appartement forme un coude et s'élargit.

Pour la première fois, maman me permet de me servir d'un couteau. Je coupe avec ardeur. Maman rit de bon cœur. Mon père grimace d'agacement, puis douche mon enthousiasme :

« Les gens bien élevés ne mangent pas des pommes de terre avec leur couteau! »

Mon plaisir s'éteint et je peine pour avaler les bouchées. Je me demande pourquoi les enfants ont des pères qui leur gâchent leurs joies et, pendant un instant, je déteste le mien. Furieuse, maman l'apostrophe. Ce n'est pas la première fois qu'ils se disputent et cela se termine toujours de la même façon : elle jette sa serviette et se réfugie dans son cabinet de consultation ou sa chambre à coucher. Il hausse les épaules avec un sourire nerveux et s'en va à son tour. J'ai chaud et froid. Je tremble d'envie de courir derrière ma mère pour la consoler et lui dire que je suis de son côté. Mais la gouvernante m'entraîne et je me retiens pour ne pas la griffer.

A cette époque, les querelles entre mon père et ma mère se multiplient. Leurs nerfs subissent des chocs de plus en plus rudes. Les nouvelles politiques qui

parviennent d'Allemagne sont sinistres. Les nazis provoquent des échauffourées dans toutes les villes et leur parti, le N.S.D.A.P. [1], progresse un peu plus à chaque élection. Chez nous, en Sarre, les hitlériens se démènent également. A Neunkirchen, une ville non loin de Sarrebruck, ils se battent en pleine rue avec les communistes. La gouvernante et la cuisinière en discutent à voix basse, mais leurs chuchotements cessent dès que je m'approche.

Pendant les promenades, je remarque des croix gammées, tracées au charbon sur les façades des immeubles ou peintes sur les devantures des magasins dont les propriétaires se nomment Lévy, Weil ou Israël. Les éditions sarroises de la presse nationale-socialiste commencent à foisonner. Les kiosques à journaux affichent des dessins qui représentent des bonshommes hideux au nez en bec d'aigle et aux doigts crochus. Ils me fascinent et m'effraient. Quelquefois, des adolescentes en corsages blancs et jupes brunes passent en riant très fort ou en chantant à pleine gorge, et mademoiselle nous tire en arrière pour nous éviter d'être bousculés.

Mais, j'ignore que ces filles appartiennent à la B.D.M. [2]. Les adultes veillent à ce que je ne m'attarde pas devant les caricatures. De toute

1. *Nazionalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei* (Parti national-socialiste allemand des ouvriers).

2. *Bund Deutscher Maedchen* (Union des jeunes filles allemandes), la section féminine de la Jeunesse hitlérienne.

manière, je distingue à peine un A d'un B et ne soupçonne pas qu'elles représentent des « Sémites ». Je ne devine pas davantage que ces feuilles contiennent des attaques hystériques contre mon père « coupable » d'être à la fois juif, socialiste et hostile au rattachement de la Sarre à l'Allemagne[1]. Même si j'étais capable de lire les encadrés aux caractères gras qui recommandent à la population de boycotter les commerçants, les avocats et les médecins israélites, je ne saisirais pas en quoi ils nous concernent, papa, maman, mon frère et moi. Chez nous, on baisse la voix quand il est question d'Adolf Hitler et je n'entends pas parler de notre religion avant l'âge de six ans.

Une famille juive? J'attends Noël avec impatience. Nous le fêtons à l'allemande. Le soir du 24 décembre, nous dînons plus tôt que d'habitude et le menu est plus recherché. Puis mon frère et moi retournons dans notre chambre. Nous attendons que maman agite la clochette en cuivre qui lui sert à appeler la cuisinière lorsque nous sommes à table. Lorsque la petite cloche tinte enfin, nous nous précipitons dans la salle à manger où se dresse un sapin si haut qu'il touche presque le plafond. Tous les ans, l'émerveillement nous pétrifie pendant une

1. J'ai retrouvé dans un exemplaire poussiéreux de la *Saarfront* (Front de la Sarre), imprimée dans le Reich, un article où il est question de sa « haine asiatique (?) du peuple allemand ».

minute ou deux. Ensuite, nous nous apprêtons à bondir vers la table sur laquelle s'amoncellent les cadeaux. Mais maman veille au cérémonial. D'abord, nous chantons *Mon beau sapin* qu'elle accompagne au piano.

Plus tard, ma mère prétend que l'arbre est destiné surtout à mademoiselle et à la cuisinière. Peut-être bien... N'empêche qu'elle a l'air aussi heureux que Pierre et moi devant les bougies qui se consument, les boules multicolores et les cheveux d'ange qui frémissent doucement.

Mon père tient à ce que nous célébrions aussi la fête israélite des Chandeliers pour marquer le coup. Elle tombe dans la même période que Noël, mais elle m'emballe beaucoup moins. A côté du sapin, le chandelier à sept branches ne paie pas de mine. J'emporte sans enthousiasme la grande poupée en savon que je reçois à cette occasion. Elle représente tantôt une Alsacienne, tantôt une Tyrolienne ou une Hollandaise et elle me plaît. L'ennui, c'est que je ne peux la conserver longtemps. Maman exige que je m'en serve et vient, plusieurs jours de suite, s'assurer que je n'y manque pas.

Notre chauffeur, juif et pratiquant, m'invite pour la Pâque. J'ai cinq ans et je suis très fière, car c'est la première fois qu'on me permet de sortir le soir. Je me rengorge, flattée aussi par les prévenances dont le brave homme et sa famille entourent la fille des patrons. Je mange avec plaisir le pain azyme et des plats auxquels je goûte pour la première fois. Mais,

le sens des gestes rituels m'échappe complètement et je ne comprends rien aux prières en hébreu.

A sept ou huit ans, j'apprends pourtant quelques rudiments de cette langue, avec M. Loewy, originaire de Pologne ou de Russie. Je me rappelle seulement qu'il parle l'allemand avec un accent étranger. Il est petit, gros, mal habillé, et trois doigts manquent à sa main droite.

L'Allemagne se résume alors pour moi à Breslau [1], à Berlin où nous passons les vacances d'été, mais notre maison dans la rue de la Gare, l'artère principale de Sarrebruck, représente le centre du monde.

Une maison plus haute que large, aux murs noirs de poussière de charbon comme toutes les autres en ville. Elle appartient à ma grand-mère paternelle, de même que le magasin de tissus au rez-de-chaussée.

Les bureaux et l'entrepôt occupent le premier étage. Nous habitons au second. Grand-mère loge au-dessus de nous. Elle loue les mansardes à Mme Doerr, une petite vieille avec un cou flétri et des yeux bruns de perroquet, pleins de gaieté.

Chez nous, un long couloir traverse l'appartement de bout en bout. Il sert de voie de communication entre le cabinet de consultation, le salon d'attente des patientes, la bibliothèque que nous appelons la

1. Aujourd'hui, la ville est polonaise et s'appelle Wroclaw. Mais, dans mon souvenir, c'est toujours Breslau. Je n'y peux rien.

« chambre des messieurs », la « chambre de passage » et les chambres à coucher. Les fenêtres de la pièce dans laquelle Pierre et moi dormons donnent sur le « jardin ». Ce n'est qu'une vaste terrasse en béton et, faute d'une porte, il faut passer par la fenêtre pour y accéder. Mais, on a apporté de la terre, planté de l'herbe, des buissons et je le trouve merveilleux.

Mon univers quotidien, comprend encore la rue de la Gare, avec ses magasins et les trams dont les sonneries nous assourdissent les oreilles. Mon frère et moi la remontons presque tous les après-midi pour nous rendre sur les bords de la Sarre, accompagnés de mademoiselle ou de la cuisinière.

Mes joies, mes angoisses, mes soucis personnels n'ont encore qu'un rapport indirect avec les événements dans le Reich et le monde. Le dimanche, par exemple, grand-mère déjeune chez nous et je me lève de mauvaise humeur pour enfiler une belle robe qu'on me recommande de ne pas salir. Il y a de la poule au riz et les grandes personnes parlent de leurs affaires qui m'assomment. Pour tuer le temps, j'épie les bruits dans la cuisine. Je fixe une fleur peinte sur un plat jusqu'à ce qu'elle se change pour moi en visage, comme tout ce que je regarde avec insistance. J'observe le canari qui sautille dans sa cage. Pour finir, je fais des grimaces à mon frère Pierre. Il répond par un hurlement, et grand-mère s'indigne :

« Ces enfants sont insupportables. »

Mon père approuve, tandis que ma mère nous défend avec véhémence. Je me tortille, de plus en

plus mal à l'aise, car ce n'est pas terminé. Au dessert, papa raconte sa bataille de Verdun. Il rappelle qu'il était maréchal de logis [1], puis évoque ses efforts pour dissuader ses supérieurs hiérarchiques de réquisitionner des chevaux lorrains.

Maman me prend en pitié. Si aucune sortie n'est prévue, elle me permet de m'éclipser. Je trépigne pour que mademoiselle me change au plus vite. J'ouvre mes livres d'images et sors mes poupées de leur voiture, mais le cœur n'y est pas. Papa joue aux cartes avec grand-mère et je guette leurs criailleries tout aussi immuables que la poule et Verdun. Ils s'accusent mutuellement de tricher et je me demande s'ils vont se battre comme cela arrive souvent à mon frère et à moi. Je me tourmente. A mon avis, grand-mère est une femme horrible. Seule, maman lui tient tête.

Mademoiselle me caresse la joue :

« Ne t'occupe pas des grandes personnes et ne t'amuse pas à inventer des histoires. Sinon, tu auras de nouveau des cauchemars ou de la fièvre. »

Je suis souvent malade. Rougeole, oreillons, varicelle, tout y passe. En 1931, un collègue de maman m'extrait l'appendice, quelques mois avant que la même aventure n'arrive à mon frère, tout fier d'accaparer l'attention de tous. Je grelotte, au

1. Le plus haut grade qu'un Juif pouvait obtenir dans l'armée de Guillaume II.

contraire, de peur pendant qu'on m'emmène à l'hôpital. L'année d'après, on m'enlève les amygdales. L'opération terminée, j'ai droit à une généreuse portion de crème glacée pour me calmer la gorge. Pierre est furieux. Après avoir dévoré des yeux les cuillerées que mademoiselle porte à mes lèvres, il décrète :

« Tu manges de la glace, mais tu ne pourras plus parler. Le docteur t'a coupé la langue. »

Je pousse des clameurs aiguës. Maman abandonne ses patientes et accourt, persuadée qu'un accident vient de se produire. Mais mademoiselle lui répète la trouvaille de mon frère, et elle s'esclaffe.

Au lieu de me vexer, son rire me rassure. Sa présence me réconforte presque toujours. Tant de choses me terrifient : les rages de grand-mère, les heurts entre mes parents, les souris, les araignées, les mauvaises fées et les ogres. J'ai peur des piqûres et des thermomètres, mais aussi de tout ce que les adultes s'efforcent d'écarter de moi : les affreux personnages aux nez recourbés des kiosques à journaux, les « Chemises brunes » de plus en plus nombreuses qui provoquent des bagarres en ville et vocifèrent des slogans hitlériens [1].

1. Les partisans du Führer n'attendent pas son accession au pouvoir pour se manifester publiquement. Dans le Reich, le chancelier Brüning témoigne d'une tolérance remarquable à leur égard, entre 1930 et 1932. En Sarre, la commission gouvernementale, dirigée par un Français et un Britannique, reste tout aussi passive.

Heureusement, j'apprends dès l'âge de sept ou de huit ans à ne pas trop extérioriser mes craintes, pour conserver l'estime de maman. Par-dessus le marché, je constate assez vite qu'il faut crâner pour avoir la paix.

Mais, à cette époque, je fonds encore en larmes pour un oui ou un non. Je me débats avant d'aller chez le dentiste ou d'avaler un médicament. Pourtant, j'aime bien la fièvre, à condition de n'avoir mal nulle part.

Mademoiselle s'installe près de moi et chante à mi-voix des airs populaires aux paroles moins douces que les mélodies. Ils me reviennent à l'esprit encore aujourd'hui, pour peu que je sois fiévreuse. En voici un :

« Vole, hanneton, vole ;
« Ton père est à la guerre ;
« Ta mère est en Poméranie ;
« Le feu a détruit la Poméranie :
« Vole, hanneton, vole [1]. »

Pendant ces journées au lit, je m'attaque aussi au mur. A hauteur de ma tête, il est tout abîmé.

1. « *Maikaefer flieg,*
« *Dein Vater ist im Krieg,*
« *Dein Mutter ist in Pommerland,*
« *Pommerland ist abgebrannt,*
« *Maikaefer flieg.* »

Quelqu'un m'a expliqué que la Terre est ronde et qu'il suffit de creuser n'importe où un trou très profond pour atteindre l'autre côté. Mais, j'ai beau m'acharner avec mes ongles, je ne tombe que sur les fuchsias. Ils ornent le papier peint qui tapisse la chambre. Un ouvrier consciencieux a dû superposer plusieurs feuilles. C'est une évidence, mais l'idée ne m'effleure même pas. Je me plains à l'homme au plafond. Si je ne réussis pas à me frayer un passage à travers la boule terrestre, c'est qu'un méchant magicien m'en veut.

L'homme au plafond loge dans un coin au-dessus de la fenêtre, et je suis seule à le savoir. Les autres ne remarquent qu'une tache et une fissure. Peu m'importe. Je suis sûre de sa présence. La nuit, je lui confie tout. Nous dialoguons en silence et j'entends ses réponses qui ne me déçoivent jamais. Même à maman, je ne parle pas de lui. Révéler son existence et sa cachette serait le trahir.

Je m'invente aussi pendant quelque temps un mari qui porte le nom de Haïno, comme le prince d'un conte que mademoiselle me lit après dîner. Mais elle se moque de moi et je finis par ne plus m'intéresser à lui.

Mademoiselle couche dans la chambre des enfants. Je l'admire et je l'envie parce qu'elle a une « vraie » poitrine. J'aimerais porter comme elle un soutien-gorge et des bas qui ne soient pas en coton. Je paierais cher pour me servir de son rouge à lèvres.

L'une de nos premières gouvernantes se nomme

« La "belle époque" ? Il se trouve que je suis née en 1926 à Sarrebruck et dans une famille juive. C'est dire que, dès les premières années de mon enfance, j'ai été marquée par le nazisme, par tout ce que l'on tente d'exorciser à présent. J'ai fait partie du troupeau des persécutés pour des raisons raciales, religieuses et politiques, à un âge où la plupart des petites filles se contentent de jouer à la poupée et de croire au père Noël.

« Si je me suis acharnée à réveiller mes souvenirs, avec la sensation constante de m'arracher des lambeaux de peau, c'est parce que, dans une certaine mesure, la petite fille aux nattes ressemble à des centaines d'autres maintenant adultes. Parler de mon enfance, c'est une manière de protester contre les aigrefins qui nous inondent de camelote "rétro".

« Je dédie ces pages aux fils, aux filles d'émigrants qui n'ont oublié ni le déluge ni les années qui l'ont précédé et préparé. Je les dédie également à ceux qui ont besoin qu'on leur rafraîchisse la mémoire. »

E. Dessarre

Ecrivain, journaliste indépendante, auteur de pièces radiophoniques, Eve Dessarre a publié une vingtaine de livres, la plupart pour les jeunes, et parcouru presque tous les pays du monde. Les reportages et les photographies qu'elle à ramenés de ses voyages ont paru dans de nombreux journaux français, allemands, suisses, etc.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 00727135 8

76-I

35-6111-5

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre